

LE FIGARO
HISTOIRE

LE FIGARO HISTOIRE

DÉCEMBRE 2022-JANVIER 2023 - BIMESTRIEL - NUMÉRO 65

BEL: 9,20 € - CAN: 14,50 \$ - CH: 14,90 FS - D: 9,30 € - DOM: 9,50 € - GB: 7,50 £ - GRE: 9,20 € - IT: 9,30 € - LUX: 9,20 € - MAR: 9,00 DH - NL: 9,50 € - PORT CONT: 9,20 €.

ARMÉNIE

UNE NATION À L'ÉPREUVE DE L'HISTOIRE
LA TRAGÉDIE ET L'ESPÉRANCE

M 05595 - 65 - F: 8,90 € - RD



HAUT LIEU Page de gauche : le complexe monastique de Noravank, dans la haute vallée de l'Amaghou, au sud de l'Arménie, érigé aux XIII^e et XIV^e siècles. Ci-contre : enluminure figurant saint Grégoire de Tatev (1346-1409) entouré de ses élèves, dans un manuscrit de ses *Commentaires des Psaumes*, 1449 (Erevan, Matenadaran). Ce philosophe et théologien avait fondé avec son maître, Hovhan Vorotnetsi, une université attachée au monastère de Tatev, qui devint l'un des plus importants centres intellectuels d'Arménie. En bas : prêtre arménien célébrant l'office dans la cathédrale Saint-Sauveur Ghazanchetsots de Chouchi, endommagée le 8 octobre 2020 par les bombardements des forces azerbaïdjanaises lors de la guerre du Haut-Karabagh.



Nationale dès l'origine, l'Eglise arménienne finit, avec la domination arabe, par se confondre avec le peuple, privé de gouvernance étatique. Jadis chef des prêtres, protecteur des pauvres et grand juge du royaume, le catholicos est devenu le symbole de l'identité arménienne. En 1991, après l'effondrement de l'URSS, dès que Levon Ter-Petrossian fut élu président de la république d'Arménie, il alla saluer le catholicos Vazken I^{er}. L'usage s'est perpétué pour tous ses successeurs.

Pour les Arméniens de la mère patrie comme de la diaspora, Jérusalem conserve intacte sa force d'attraction depuis la conversion de Tiridate. Achetés à prix d'or, grâce aux aumônes des Arméniens du Proche-Orient, les nombreux firmans du monastère des deux Saint-Jacques attestent que la paix religieuse avec les potentats musulmans fut chèrement payée. Au contraire des précédents conquérants, qui maintinrent contre tribut l'aristocratie arménienne, les Ottomans confisquèrent toutes les terres, à l'exception de certains monastères, qui reçurent le statut de *vakıf*, c'est-à-dire de fondations religieuses.

Cruciformes ou circulaires, basilicales ou centrées, les églises arméniennes, qui se comptent par myriades, souvent couronnées d'une coupole à tambour polygonal, ont un style architectural très marqué, caractérisé par la sobriété et le symbolisme du décor des façades. A l'intérieur, les fresques deviennent inusuelles à partir du VIII^e siècle. Si la divinité du Verbe ne cesse de transparaître à travers sa chair, qui se risquerait à représenter le Christ sur une image peinte, comme un simple mortel parmi les humains ?

Au X^e siècle, attenant à la porte ouest, apparaît un narthex, éclairé d'en haut par la lucarne d'un toit conique, et pavé de

sépultures. Comme un grand livre de pierre, les murs se couvrent au cours des âges d'inscriptions mémorielles rappelant les donations en faveur des défunts et les prières qui leur sont dues. En gravissant quelques marches à l'est du narthex, on entre dans l'église, salle de prière, au pied de l'autel qui, rehaussé par une tribune, est clos par un rideau tour à tour ouvert ou fermé au cours de la liturgie. Ces trois niveaux (narthex, église, tribune de l'autel) rappellent les trois salles du Temple de Salomon (le vestibule, l'intérieur et le saint des saints) et les trois étages de l'arche de Noé (pour les quadrupèdes, les humains et les oiseaux). En progressant du narthex à l'autel, porté par les trois vertus théologales, de foi, d'espérance et de charité, on s'élève sur l'échelle des êtres. C'est comme si on cessait de fixer le ras du sol pour lever les yeux vers le ciel.

Dans l'église, l'éclairage vient de l'est, orientant la prière, fixant les regards vers le point où le Fils de l'Homme reviendra dans la gloire. Sur les murs dépouillés du sanctuaire, la lumière descend d'un bloc au-dessus de l'autel, non par trois fenêtres comme en Occident, mais par une seule, comme l'unique nature, identique à elle-même sans la moindre discontinuité, du Père, de l'Esprit et du Verbe incarné.

Au IX^e siècle, le maillage territorial des églises se double d'un type de sculptures qui semble aujourd'hui le plus caractéristique de l'Arménie : les khatchkars, représentations aniconiques de l'emblème du Christ. Le motif central n'est pas concret : ce n'est pas la croix du calvaire, mais un signe céleste et rayonnant, comme celui que vit Constantin avant la bataille du pont Milvius. C'est l'arbre du Salut, dont les racines remontent vers le ciel. C'est le bois de vie. Les pampres et les grenades suspendus à ses branches promettent l'immortalité. Tour à tour votifs, commémoratifs ou funéraires, les khatchkars ne se confinent pas aux portes des églises ou aux monuments des tombeaux. Leur muette supplication hante la solitude des monts et des campagnes, comme l'empreinte de la foi arménienne sur l'ensemble des terres ancestrales.

Proche de la Mésopotamie, de la Syrie et de la Palestine, le christianisme arménien a recueilli une part importante de l'héritage judéo-hellénistique (538 av. notre ère-70 de notre ère). Le lieu de cette transmission fut l'école catéchétique de Jérusalem, avec qui les Arméniens entretenirent dès le IV^e siècle les rapports les plus étroits. Ils y traduisirent le Missel, le Bréviaire et tous les recueils liturgiques. Ils abordèrent l'initiation chrétienne (baptême, eucharistie, confirmation) à la lumière des enseignements de Cyrille de Jérusalem. Ils y trouvèrent l'œuvre exégétique de Philon (vers 13 av. notre ère-54 de notre ère), le grand savant juif d'Alexandrie, dont ils connurent aussi les dialogues philosophiques, aujourd'hui perdus en grec, sur

77
HISTOIRE

EN COUVERTURE

78
HISTOIRE

la *Providencia* et sur les *Animaux*, qui établissent la place centrale de l'homme dans la création. Ils accédèrent à des récits paraboliques, comme la *Vie d'Adam et Eve*, qui déchiffre allégoriquement la division des sexes et le mystère de la liberté humaine, ou encore le passionnant roman de *Joseph et Asé-neth* qui, à travers la question des mariages mixtes, pose le problème crucial de la cohabitation entre des communautés d'origine ethnique et de religion différentes.

Comme une horloge astrologique portable, l'un des plus vieux imprimés arméniens, le *Parzatoumar* (Venise, 1512), un calendrier rituel, fixe la date des fêtes et signale les jours de jeûne. C'est l'indice qu'en Orient la vie quotidienne était pétrie d'observances religieuses. Les prêtres des villages bénissaient les maisons, les raisins des vendanges, la première coupe de cheveux des garçonnets. S'y ajoutaient les multiples prières du matin et du soir, les exorcismes contre le mauvais œil et divers démons, illustrés par de naïves images dans les rouleaux magiques.

La foi était également nourrie par une savante spiritualité inspirée des Pères de l'Eglise, comme Jean Chrysostome, Basile de Césarée ou Grégoire de Nazianze. Les moines arméniens enseignaient le « don des larmes », la déploration des péchés. L'exemple le plus célèbre est saint Grégoire de Narek (vers 940-1003), proclamé docteur de l'Eglise universelle le 12 avril 2015. Ses *Paroles à Dieu des profondeurs du cœur* furent l'ouvrage le plus copié. On le déposait sur l'autel de l'église, à côté des livres saints, on le lisait au chevet des malades, on l'emportait en voyage pour se protéger. S'adressant directement à Dieu, le saint posait en principe qu'on ne prie pas le Créateur parce qu'on le connaît, mais qu'on apprend à le connaître en le priant. Confessant ses propres péchés, ils s'appliquaient à donner un modèle d'aveux si sincères que tous ses lecteurs n'auraient qu'à répéter les mêmes mots après lui pour s'engager dans la voie de pénitence et gagner le pardon.

Tout proche de notre temps, le poète Parouïr Sévak, grand lecteur de Narek, a composé sous le titre *Que la lumière soit !* un livre adressé à « Dieu, si vous existez ». Hypothèse interdite



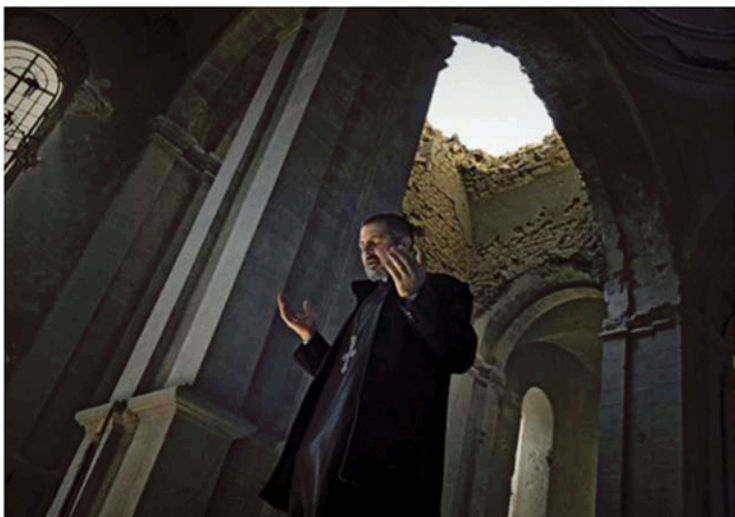
© ANTOINE ACOUDJIAN, © GUIZOU FRANCK/HEMISFER

au pays de « l'athéisme scientifique ». L'auteur périt en 1971, victime d'un accident de voiture, avant même que son livre ne parût, copieusement révisé par la censure.

Au contraire des chrétiens d'Occident, à l'abri du martyre depuis Constantin, les Arméniens ont souvent été exposés à verser leur sang pour la foi, à toutes les périodes de leur histoire, depuis leur conversion. A trois reprises, en 449, 481 et 572, les Perses sommèrent les Arméniens d'abjurer, en les menaçant de mort ou de déportation. En 912, le corps décapité du roi Smbat I^{er} fut suspendu à une croix par l'émir Youssouf. On ne saurait énumérer tous les néomartyrs, victimes de persécutions religieuses. En témoignent, entre beaucoup d'autres vestiges, les reliques, du IV^e au XVIII^e siècle, que les archéologues ont exhumées du cimetière sud de l'église de Tsitsernavank, dans le corridor de Latchine, qui relie l'Arménie à l'Artsakh (Haut-Karabagh).

Quoique les promoteurs du génocide de 1915, foncièrement athées, eussent des visées purement politiques, l'islamologue allemand, Max von Oppenheim, proche de Guillaume II, leur conseilla de proclamer la guerre sainte (djihad) contre les puissances de l'Entente. En conséquence, les Arméniens furent exterminés au nom de cette cause non seulement dans l'Empire ottoman, mais en Perse et dans d'autres Etats voisins. C'est pourquoi, en 2015, l'Eglise apostolique arménienne a reconnu comme martyrs de la foi toutes les victimes de ces atrocités.

DENTELLE DE PIERRE En haut : au sein du monastère de Geghard, le *zamatoun* (sépulture) de la dynastie Prochian a été creusé dans le roc. Sculptées au-dessus des arcades, on retrouve les armes de la famille : deux lions enchaînés surplombant un aigle qui tient un agneau dans ses serres. Cette tombe permet d'accéder à une église troglodyte, érigée en 1283 par le prince Proch, et dont la façade est ornée de khatchkars. Ci-contre : Arméniens célébrant le culte apostolique au monastère de Gandzasar, dans le Haut-Karabagh, malgré les inquiétudes sur le devenir de la province.



Cent ans de solitude

Trente ans après son indépendance et deux ans après une guerre désastreuse, l'Arménie peine à résoudre le dilemme entre sécurité et souveraineté dans un environnement périlleux.

« **E**changerai histoire grandiose contre meilleure situation géostratégique. » Cette citation polonaise illustre à merveille le problème arménien : un territoire en peau de chagrin placé sur la route des invasions. Nation plurimillénaire mais jeune Etat, l'Arménie semble encore dépourvue de tradition étatique. Pour mieux comprendre l'histoire récente, un éclairage historique s'impose.

Le processus de destruction physique de la nation arménienne s'est déroulé sur trente ans : des massacres hamidiens de 1894-1896 au nettoyage ethnique de l'Anatolie par les kémalistes, qui parachève le génocide de 1915. Mais il convient de noter deux autres entreprises d'annihilation : le lâchage de l'Arménie, attaquée par les forces kémalistes en septembre 1920 et partagée entre la nouvelle Turquie et la Russie bolchevique deux mois plus tard, ainsi que les funestes conséquences du retrait des troupes françaises de Cilicie, qui avaient caressé le projet d'y protéger un foyer national arménien sous mandat. Enfin, la « question arménienne » est enterrée avec le traité de Lausanne de 1923, qui scelle la victoire de la Turquie et la remise en cause du traité de Sévres de 1920.

Nombreuses sont les similitudes entre les tragiques événements de l'année 1920 et la seconde guerre du Haut-Karabagh de 2020. Le 23 septembre 1920, les forces turques commandées par le général nationaliste



Kâzım Karabekir s'élancent. En quelques semaines, elles s'emparent de vastes territoires arméniens (Kars, Ardahan, Surmalu, Alexandropol), la résistance désespérée des forces arméniennes ne rencontre aucun écho auprès de la Société des Nations. Les promesses d'hier ont été balayées par la *realpolitik* et le besoin de contenir la nouvelle menace bolchevique. Les Russes n'acceptent d'intervenir en faveur de l'Arménie qu'en échange de sa soviétisation. La sécurisation du pays, réduit à quelque 29 000 km² par les Soviétiques, s'est donc opérée au détriment de sa souveraineté.

« Mieux vaut les Russes que les Turcs » : cette idée du « moindre mal », du « bouclier russe », sera le principal socle de légitimation

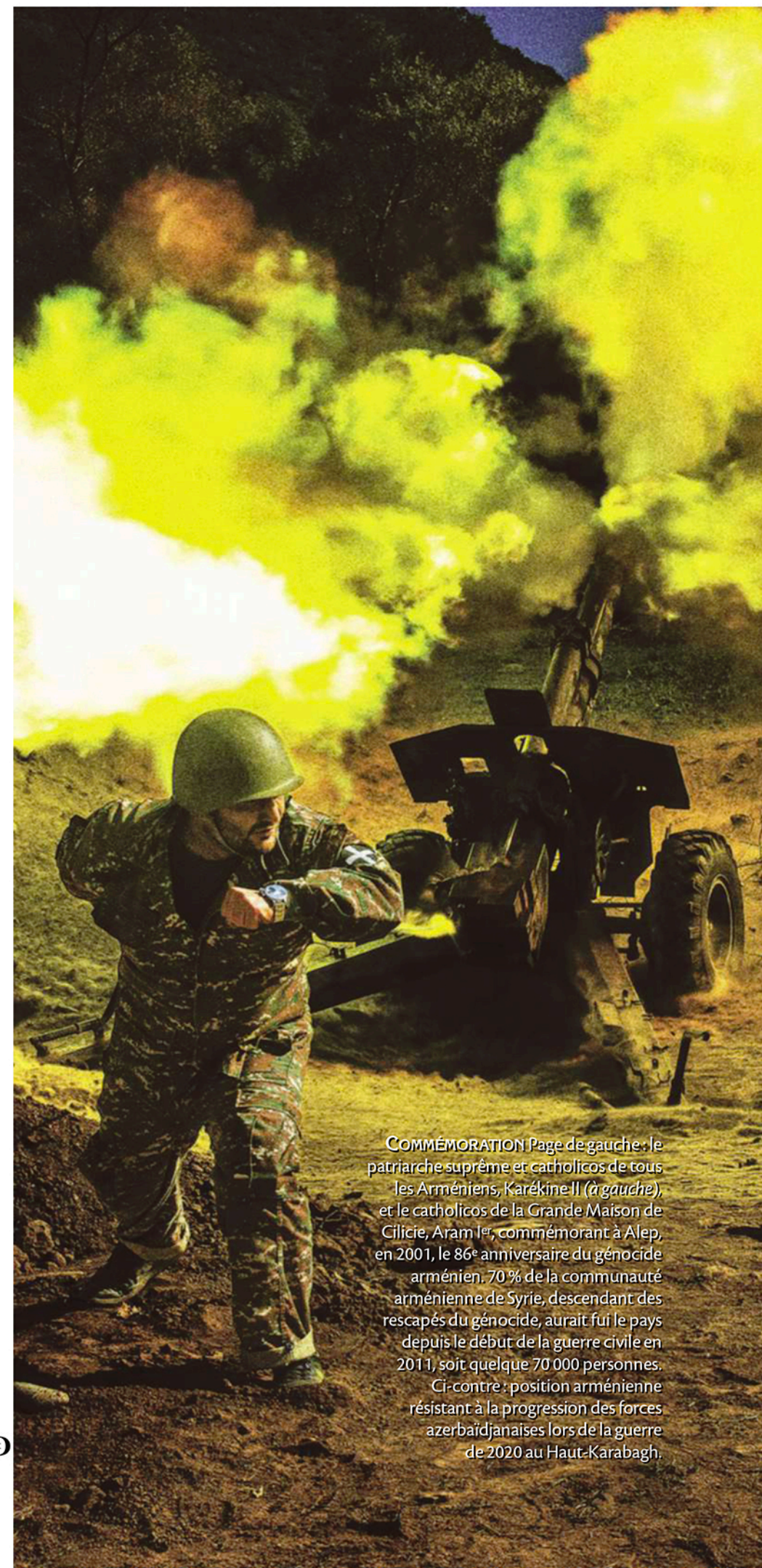
du pouvoir soviétique à Erevan. Mais les pertes territoriales sont terribles. Par les traités turco-bolcheviques de Moscou et de Kars en 1921, l'Arménie se voit amputée de son ancienne capitale, Ani, et du mont Ararat, toujours visible à l'œil nu d'Erevan, toile de fond obsédante rappelant le pays perdu et dont les deux cônes mythiques sont intimement mêlés à la représentation mentale des Arméniens du monde entier.

A ces amputations territoriales s'ajoute la perte du Nakhitchevan, territoire historiquement arménien à peuplement mixte (arméno-tatare), frontalier de la Turquie et de l'Iran, cédé à l'Azerbaïdjan en 1921 et systématiquement « épuré » de sa population arménienne en l'espace de trois décennies.

La soviétisation de l'Arménie peut bien être saluée par le pouvoir soviétique azerbaïdjanais, par la voix du premier secrétaire Nariman Narimanov, qui déclare, au lendemain de l'entrée de l'Armée rouge à Erevan le 29 novembre 1920, que les trois régions litigieuses (le Nakhitchevan, le Zanguezour et le Haut-Karabagh) font partie intégrante de l'Arménie soviétique et que le peuple du Haut-Karabagh a un droit absolu à l'autodétermination. Très rapidement, il revient sur ses paroles tandis que, dans le Zanguezour, la résistance à la soviétisation se poursuit. En février 1921, le pouvoir précédent est rétabli, les bolcheviks sont chassés... avant de rétablir leur régime en mai.

Tout au long de l'été 1921, l'avenir du Haut-Karabagh fait l'objet d'âpres débats. Le Bureau caucasien du Comité central du Parti communiste (*Kavburo*), composé de sept membres, examine la question de son statut et se prononce le 3 juin en faveur de son appartenance à l'Arménie soviétique (il s'agissait pour Staline d'appliquer à la région le découpage ethnique de type soviétique avec des républiques et des régions autonomes). Réfutant cette résolution, les Azéris tentent un coup de force et chargent une commission spéciale – composée à majorité d'Azéris – d'examiner les frontières. Deux séances qualifiées de « surréalistes » par l'historien Claude Mutaïan se succèdent à Tiflis, l'actuelle Tbilissi. Le 4 juillet, le *Kavburo* vote par quatre voix contre trois en faveur du rattachement à l'Arménie soviétique sous réserve d'un référendum d'autodétermination. Furieux, le dirigeant azéri Narimanov exige de porter le problème à Moscou au niveau du Comité central. Le bureau se réunit le lendemain et adopte une décision diamétralement opposée à celle votée la veille. Le sort du Haut-Karabagh, alors peuplé à 94 % d'Arméniens mais privé de continuité territoriale avec l'Arménie, s'est donc scellé dans la nuit du 4 au 5 juillet 1921. Moscou éprouve alors le besoin d'accorder des gages d'amitié aux peuples musulmans nouvellement soviétisés dont les Azéris font partie et, par ricochet, à la Turquie kémaliste, qui n'a pas encore choisi son camp.

Par rapport aux gains territoriaux de la Première République (1918-1920) et



COMMÉMORATION Page de gauche : le patriarche suprême et catholicos de tous les Arméniens, Karékine II (à gauche), et le catholicos de la Grande Maison de Cilicie, Aram I^{er}, commémorant à Alep, en 2001, le 86^e anniversaire du génocide arménien. 70 % de la communauté arménienne de Syrie, descendant des rescapés du génocide, aurait fui le pays depuis le début de la guerre civile en 2011, soit quelque 70 000 personnes. Ci-contre : position arménienne résistante à la progression des forces azerbaïdjanaises lors de la guerre de 2020 au Haut-Karabagh.

ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere

rend aujourd'hui sa destinée exemplaire. Agressée depuis 2020 par l'Azerbaïdjan, menacée par la Turquie toute proche, abandonnée par la Russie, l'Arménie semble aller à nouveau vers des jours sombres, sans que le courage de ses soldats ne puisse guère, devant la disproportion des forces, inverser une situation qui la condamne à avoir le dessous. Elle ne jouit pas de la solidarité intéressée dont a bénéficié l'Ukraine : faute de s'inscrire dans l'affrontement est-ouest, et de pouvoir jouer un rôle dans le projet américain de marginaliser la puissance russe et de ressouder l'Otan (la cause arménienne risquerait, au contraire, de provoquer sa division), elle peine à susciter la sollicitude des Européens auxquels la rattache pourtant sa longue histoire. Sentinelle du christianisme aux portes de l'Islam, et peut-être figure microcosmique de notre propre destin, elle ne peut guère attendre d'un Occident aveugle aux périls, et comme étranger à son identité profonde, qu'une lointaine et hypocrite compassion face à un sort qui paraît scellé d'avance. Elle illustre la permanence des terribles maximes ciselées par Thucydide dans son dialogue mélien : « nous le savons, et vous le savez aussi bien que nous, la justice n'entre en ligne de compte dans le raisonnement des hommes que si les forces sont égales de part et d'autre ; dans le cas contraire, les forts exercent leur pouvoir et les faibles doivent leur céder ».

Toute son histoire proclame cependant que ses ennemis auraient tort de croire qu'ils pourront en finir avec elle par la force. Parce qu'il y a en elle un principe de résistance qui a traversé le temps quand même elle serait à court terme victime d'un nouveau dépeçage, quand même s'accomplirait l'entreprise de nettoyage ethnique entamée au Haut-Karabagh par l'Azerbaïdjan.

Un peuple, un territoire, une souveraineté : la doctrine juridique classique fait de ces éléments les composantes constitutives

de l'Etat. Pour faire une nation, il faut plus : une culture commune – des mœurs, une langue, des coutumes, une religion qui associent à ces données matérielles un contenu spirituel. Et ces biens sont, pour elle, sans doute, l'essentiel. Il arrive qu'une nation soit privée de sa souveraineté ou de son territoire. Elle peut pourtant survivre sous la cendre en attendant l'heure de sa libération. Ce fut longtemps le cas de la Pologne, partagée entre ses voisins, celui de l'Irlande asservie au Royaume-Uni, celui de l'Espagne sous occupation musulmane, celui des petites nations d'Europe centrale. L'Arménie a ceci de particulier qu'on a tenté d'exterminer son peuple et qu'elle a été privée par les invasions de l'essentiel de sa terre en même temps que de la structure même de son Etat. Elle ne s'est perpétuée, durant des siècles, que dans l'âme de ses enfants. Mais elle a survécu dans les tribulations parce qu'elle n'a pas transigé avec ce qui, en elle, lui apparaissait comme la source vive, le cœur battant de son être. Elle est restée fidèle à sa culture, à sa langue, à sa religion. Aux biens immatériels dont se nourrissait l'âme de sa nation. Là est le secret d'un peuple, son gage de survie, son trésor, et, dans la nuit des temps contraires, la promesse qu'un jour reviendra l'aurore. *✍*

EN MÉMOIRE Une descendante de rescapés arméniens convertie à l'alévisme, devant les ruines du monastère de l'ancien village arménien d'Ergen, dans la région de Tunceli en Turquie. En 1915, les alévis qui peuplaient majoritairement cette région ont refusé de livrer les Arméniens aux autorités ottomanes et nombre de réfugiés se sont alors convertis à l'alévisme pour échapper aux rafles.

5
HISTOIRE



MARTYRS Page de gauche : l'actuel patriarche suprême et catholikos de tous les Arméniens, Sa Sainteté Karékine II. Le 23 avril 2015, à la veille des commémorations du centenaire du génocide, le chef de l'Eglise apostolique arménienne a canonisé l'ensemble des victimes de ces atrocités. Ci-dessus : le monastère de Tatevi, édifié entre le X^e et le XIII^e siècle, au sud-est de l'Arménie, dans la région du Syunik.

75
HISTOIRE

Héraclès/Vahagn, Artémis/Anahit. Tout en mêlant à leurs généalogies royales les divinités de ce panthéon, ils prétendaient régner au nom du « divin César ». Pourtant, depuis que Dioclétien, sanguinaire persécuteur des chrétiens, avait instauré la Tétrarchie en 293, l'Empire romain était divisé entre Occident et Orient. Dans chacune de ces deux moitiés, régnait un Auguste, assisté d'un César. Après l'abdication de Dioclétien, en 305, Constantin, fils du César d'Occident, proclamé empereur par ses troupes, élimina méthodiquement les trois autres tétrarques, au cours d'une guerre civile, qui s'acheva en 324.

Profitant de la division des Romains, le roi d'Arménie Tiridate IV (298-330), qui, pour complaire à Dioclétien, avait martyrisé en 301 la religieuse Hripsimé et ses quarante compagnes, fut soudain converti par un lettré grec de sa chancellerie, le futur saint Grégoire l'Illuminateur. La chronique raconte que le roi avait d'abord fait supplicier, puis jeter dans une fosse profonde le saint qui refusait de sacrifier à la déesse Anahit. Pour châtimement de son crime, le monarque impie fut changé en cochon sauvage. Mais sans le savoir, il était déjà entouré de chrétiens dans sa propre cour. Sa sœur, Khosrovidoukht, eut en songe la visite d'un ange qui lui ordonna la libération du captif. Comme on ne l'écoutait guère, elle chargea le grand prince Ota de plaider la cause de Grégoire. Combien de temps celui-ci resta-t-il reclus ? Treize ans, dit la légende.

Extrait de la « Fosse profonde », il rendit au roi forme humaine, en lui prêchant une catéchèse de soixante-cinq jours. Faisant

ensevelir les ossements de Hripsimé et des vierges martyres, saint Grégoire vit descendre du ciel le Fils unique du Père, qui lui indiqua la place des futures églises de la ville royale. Encore aujourd'hui, « l'autel de la Descente » se dresse sous la coupole de l'église-mère d'Etchmiadzine. Grégoire persuada Tiridate qu'il valait mieux régner au nom du Dieu tout-puissant plutôt que sous la coupe de César, simple mortel, usurpant la divinité. Cette conversion se situe sans doute vers 311, c'est-à-dire dix ans avant le décret par lequel Constantin instaura le repos du dimanche, comme gage donné publiquement à la foi chrétienne. Mais à cette époque, Constantin, qui n'avait pas encore pacifié l'Orient, dut attendre trois ans sa victoire définitive. Il est donc légitime de considérer Tiridate IV comme le premier monarque qui ordonna la christianisation de son royaume.

Le roi fit consacrer Grégoire « grand prêtre et catholikos d'Arménie » par le métropolite de Césarée de Cappadoce ; lui-même reçut le baptême dans l'Euphrate avec la foule de son armée. En 325, il envoya Aristakès, fils et successeur de Grégoire, au concile œcuménique de Nicée. Alors que, de la mort de Constantin (337) à l'avènement de Théodose (379), l'arianisme faillit l'emporter à Byzance, l'orthodoxie trinitaire des Arméniens fut réputée dans tout le monde romain.

Dans l'esprit de Tiridate, la christianisation du pays n'impliquait pas de grands changements politiques et administratifs. Certes, il fallait abattre les idoles, pour instituer le nouveau culte. Mais le clergé missionnaire reçut l'ordre d'instruire tout d'abord

© ALEXANDER RYUMIN/TASS/AURIMAGES. © ANTOINE AGOUDJIAN.



© ANTOINE AGOUDJIAN.